

1850

MORT DE LOUIS-PHILIPPE

Louis-Philippe avait vu successivement disparaître son frère, Antoine-Philippe, duc de Montpensier, mort phthisique, en Angleterre en 1807 à l'âge de trente-deux ans ; un an après, son second frère, le duc de Beaujolais, succombait à Malte, de la même maladie, seulement âgé de vingt-neuf ans ; sa sœur, Madame Adélaïde le précédait elle-même dans la tombe de trois années, le 31 décembre 1847, déjà septuagénaire.

Il vit mourir également son fils, le duc d'Orléans, des suites d'un accident de voiture, le 13 juillet 1842.

Louis-Philippe devait vivre un des plus vieux de la famille ; il avait soixante-dix-sept ans quand il fut pris du mal qui devait terminer ses jours. Il s'éteignit à Claremont, où il s'était retiré après la chute du trône, le 26 août 1850.

Voici la relation de ses derniers moments :

« Lorsque les médecins eurent déclaré à Louis-Philippe, sur sa demande, que les palliatifs de la science étaient désormais impuissants devant la marche rapide de la maladie, le roi fit un léger signe de tête qui voulait dire : « C'est bien ! Je vais m'arranger pour mourir. »

Comme s'il eût calculé, avec sa pensée toujours ferme et prompte, le temps que l'organisme devait fonctionner encore, il voulut employer le restant de ses forces à régler des affaires importantes, réservant pour sa famille éplorée les derniers battements du cœur, le suprême rayonnement de l'âme.

Assis dans un large fauteuil, le corps enveloppé d'une robe de chambre, Louis-Philippe dictait à Marie-Amélie, son épouse, un codicille à son testament. Le général Dumas, aide de camp de Louis-Philippe, entra sans se faire annoncer et sans bruit dans la chambre à coucher ; la reine, tournait le dos au général ; mais le roi voyant faire à ce dernier un mouvement de retraite, lui dit :

1850

MORT DE LOUIS-PHILIPPE

« Restez donc, mon cher Dumas, j'ai besoin de vous ; nous avons travaillé ensemble. Les médecins, ajouta-t-il en souriant, viennent de signer mon bail à l'éternité ! »

Puis, se tournant vers la reine, froide et blanche comme une morte :

« Hâte-toi, Amélie ! Ces dispositions dernières sont d'une grande importance. »

Le codicille qu'il dictait à la reine renfermait des legs au profit de MM. D'Houdetot, Dumas, de Rumigny, de Chabannes, et des souvenirs pour MM. De Montmorency, Dupin aîné, et Scribe, avocat.

Au moment de signer, le roi sortit sa main qu'il tenait enveloppé dans sa robe de chambre :

« Oh ! Oh ! fit-il en remuant ses doigts raidis, mes mains sont déjà froides. Et maintenant, à nous deux, mon cher Dumas. Nous avons à ajouter une dernière page à mes *Mémoires*. Prenez tous les papiers là, dans l'armoire à gauche. »

Le général prit un trousseau de clefs ; mais sa main tremblait si fort, et ses yeux, dans lesquels roulaient de grosses larmes, y voyaient si mal que l'aide de camp resta debout devant l'armoire, cherchant inutilement le clef qui devait l'ouvrir.

« Décidément, murmura le vieux roi, moi seul n'ai pas perdu la tête, et c'est heureux ! Voyons, venez ici, maladroit... » Ajouta-t-il moitié riant, moitié grondant. Puis, mettant sans hésitation la main sur la clef introuvable, il la prit entre le pouce et l'index, l'agita avec un mouvement de satisfaction, en disant à M. Dumas : La voici.

Le général s'assit à la place qu'occupait la reine. Louis-Philippe lui dicta sans hésiter, sans courir après l'idée qu'il voulait rendre, la conclusion de ses

1850

MORT DE LOUIS-PHILIPPE

Mémoires, trouvant toujours le mot Propre et revenant même, pour la rectifier, sur une expression qui lui avait échappé dans la rapidité de l'improvisation. Il signa d'une main encore ferme la page que son secrétaire venait d'écrire.

Ce dernier soin accompli, le roi, le politique avait cessé d'être : le père de famille seul allait se retrouver en face de la mort.

« Et maintenant, fit-il à haute voix, je vais où Dieu m'appelle. »
Il se coucha alors, et il expira trois quarts d'heures après.

